

Histoire et civilisation

« ... pour chaque période, il importe de ne pas séparer la vie spirituelle et artistique du substrat matériel, du jeu des institutions, du rôle tenu par les différents groupes sociaux »

Grand Larousse encyclopédique, III, Paris, 1960

A. ANCIENNETÉ DE LA TERRE ET PRÉSENCE HUMAINE

La séquence réservée à la vie sur la planète Terre est, au fond, très courte au regard de l'âge géologique (Fréchet, 2005), les roches des terres émergées ayant un âge remontant à 3,8-3,9 milliards d'années, les plus anciennes se situant au Groënland et dans l'Antarctique. C'est d'ailleurs cette longue histoire que les scientifiques concernés sont à présent en voie d'explorer, d'analyser, de tenter d'interpréter, à travers les composantes de la matière terrestre, l'énergie, les métaux, notamment depuis l'intérêt et l'importance accordés aux nanotechnologies. En janvier 2005, dans le cadre de la mission Cassini portant sur le système saturnien, le module de descente Huygens a pénétré dans l'atmosphère de titan et a transmis de nombreuses photographies, permettant de mieux connaître

notre système solaire et, par là même, le fonctionnement de la planète Terre. Nous serons ainsi de plus près les données sur la connaissance des civilisations. *L'association de plus en plus étroite de la planète terre et du cosmos est en cours : un nouvel « espace » s'ouvre aux humains et pour eux.* Depuis 2002, nous disposons d'un Atlas des satellites et des politiques spatiales (Verger, 2002).

La séquence propre à la vie et à l'affirmation humaine sur le globe s'avère être encore plus brève que celle relative à la vie sur la terre. *Les quelque 6,2 milliards de personnes qui peuplent à présent la surface de notre planète sont le produit d'une réelle explosion démographique,* dans la mesure où la courbe de l'évolution de l'espèce humaine, tracée depuis environ 10000 av. J.-C., prend une allure ascensionnelle très rapide à partir d'environ 1800 av. J.-C. Les évaluations très sommaires, dont nous disposons (Schmidt-Falkenberg, 2005,

p. 11), indiquent un total d'environ cinq millions d'hommes aux alentours de 8000 av. J.-C. À ce moment-là, apparaissent les premiers signes de sédentarité, d'agriculture et de domestication d'animaux. Cette période décisive n'eut cependant pas d'influence marquante sur l'augmentation de la population. Autour de 1500 av. J.-C., date à laquelle l'Europe commença à connaître la période du bronze, la terre a dû être peuplée par une centaine de millions d'habitants. Au début de l'ère chrétienne, il pouvait y avoir environ 150 millions de personnes. La barre du demi-milliard d'habitants semble avoir été franchie autour de 1650. La vraie dynamique exponentielle s'est déclenchée et réalisée en un court laps de temps d'à peine deux siècles, contribuant sans doute à expliquer les grandes mutations sociospatiales de l'humanité depuis le XIX^e siècle : avec environ un milliard d'hommes en 1804, deux milliards en 1927, trois en 1960, quatre en 1974, cinq en 1987, 6 en 1999, la terre s'est enrichie en moins d'un siècle – le vingtième – de plus de quatre milliards d'habitants, soit de plus des deux tiers d'êtres humains depuis le début de l'humanité (Schmidt-Falkenberg, 2005, p. 12). Et d'ici à l'horizon 2020, s'annonce une nouvelle vague démographique galopante, avec 9,2 milliards d'habitants. Mais tandis qu'en 2005 le continent européen n'enregistre plus que cinq naissances quotidiennes en moyenne, l'Asie en connaît 57. Parallèlement, les pays du Sud comptent malheureusement plus de 200 000 enfants-soldats. Des phénomènes déterminants à prendre en considération dans l'étude de la nature et des effets de l'évolution des civilisations.

Très tôt, les migrations, échanges, conquêtes, ont suscité des interpénétrations, contribué à modeler, à partir d'un terreau toujours renouvelé, des profils civilisateurs inédits. N'a-t-on pas cru déceler récemment, dans la dénomination des

« Parisii », ce peuple constitutif de l'Île-de-France, une survivance du terme d'« Isis », première déesse égyptienne, une influence antique revenue avec force au XVI^e siècle, dans le Paris de la Renaissance ? Dans son récent ouvrage sur l'histoire de civilisations, Florence Braunstein (Braunstein, 2004) nous livre une analyse très fine de l'acculturation et de l'assimilation des faits culturels et religieux en Occident et en Orient jusqu'au début du VII^e siècle de notre ère.

B. LA COMPLEXITÉ DES CIVILISATIONS

(photos 1)

De tout temps, les civilisations, notamment celles que l'on a pu qualifier de pointe, ont été portées par les milieux dirigeants, notamment les élites sociospatiales, appelées ainsi lorsqu'elles émergeaient dans le monde de la pensée – religieuse et/ou rationnelle –, scientifique, artistique, politique, militaire. Sous-tendues ou exploitées, orientées ou adaptées en fonction des aspirations et goûts de ces minorités fort agissantes et/ou influentes, les civilisations n'ont pas échappé à la marque de l'« esprit des grandes familles », régnautes, sociales, économiques, culturelles. Cultures populaires et cultures élitistes, mentales et matérielles, ont donc voisiné dans le cadre des civilisations, les cultures élitistes ayant conservé la part des cultures populaires de leur choix. Qui dit élitisme politique et économique, religieux et/ou idéologique, ne dit pas forcément qualité de pensée, comportement éthique, goût élaboré, finesse du comportement. Les « puissants », les influents, les déterminants ont imposé leurs aspirations, leurs projections sociales et culturelles, leur penchant pour ce qui brille, fascine même le pauvre et la population placée sous tutelle. L'accaparement des ressources

déterminantes, l'exploitation d'une main-d'œuvre bon marché, la mainmise sur les finances publiques aidant, ils ont visé le raffinement coûteux, les diverses formes du luxe, dans le déroulement de la vie quotidienne, les pratiques alimentaires et domestiques, la vie publique, l'habitat et l'habitation, le train de l'État, l'activité cérémonielle et festive, le prestige, l'éclat des représentations diplomatiques...

Cette façade sociétale a été présentée comme un modèle de civilisation auquel les mentalités populaires ont été habituées progressivement, auquel religions et pensée officielles, moyens de communication sociale, pratiques civiques ont demandé une adhésion soumise et respectueuse, mélangeant ainsi subtilement les notions d'autorité, de hiérarchie et de civilisation sur une grande aire de territoires, certes à identités multiples, mais à intérêts idéologiques et matériels communs. La civilisation occidentale ne s'est-elle pas façonnée de la sorte par les apports des élites gréco-latines, du Saint-Empire romain germanique, de la Renaissance et de l'humanisme, des ères classique et baroque ? Les fastes et mécénats des cours impériales et royales, des monarchies éclairées, des États libéraux

d'Europe... n'ont-ils pas imposé considération et admiration au monde entier, y compris aux élèves des écoles des régimes dits démocratiques, par des approches pédagogiques savamment ajustées, les mêmes qui ont magnifié la brillance des conquêtes militaires et coloniales, occultant soigneusement barbaries et attitudes esclavagistes ? La vie oisive et luxueuse de la cour de Versailles, les innovations de luxe en architecture, urbanisme, aménagement des jardins, le soutien empressé accordé à la miroiterie d'art, à l'introduction de la « salle de bains »... ont impressionné les esprits et fait oublier, surtout aux générations suivantes, les multiples incartades à l'éthique de la part du Roi-soleil. La Révolution française a eu son antidote, la Terreur.

La civilisation, une civilisation exprime la vie, avec ses avantages et ses inconvénients, ses côtés tonifiants et ses zones d'ombre, ses libertés et ses contraintes, ses garanties des droits fondamentaux de l'être humain et des sociétés, ainsi que ses dérives. Elle est le fruit d'une synergie entre des tendances multiples, parfois contradictoires. Elle révèle un état d'esprit qui n'est pas propre à une catégorie ou une classe sociale. Ainsi les historiens de la Révolution ont méconnu pendant longtemps, pour des rai-

Photos 1 • Diversité des cultures et des civilisations



Bangkok : marché d'un pays émergent



Vienne (Autriche) : traditions urbano-rurales dans un pays de l'arc alpin

sons idéologiques, par ignorance, la personnalité de Louis XVI, à contre-courant politique de son époque, présenté comme benêt, alors qu'il avait fait aménager à Versailles, sous les combles du château, une bibliothèque scientifique remarquable, une salle de cartographie et de géographie inédite. Il avait entrepris des recherches, conçu et déterminé le voyage de La Pérouse en 1784. Avant sa décapitation, en 1791, il a encore demandé des nouvelles de celui-ci, déjà mort entre-temps. Par le côté scientifique de son existence, il a participé à l'évolution de la civilisation de son époque, une civilisation qu'il a contribué à faire évoluer.

C. UNE QUÊTE PERMANENTE, SINUEUSE ET AGRESSÉE

Sous un autre angle de vue, nous observons *qu'au fil des millénaires les civilisations qui se sont succédées en se fécondant mutuellement ont livré des éléments de réflexion communs aux civilisations dites de pointe ou considérées comme telles*. En Méditerranée, déjà les présocratiques (VI^e et V^e siècles av. J.-C.), Thalès

et Héraclite en Ionie, Pythagore et Parménide en Italie, Démocrite à Abdère, ont soulevé des questions dites éternelles : Qu'est-ce que l'existence ? Qu'est-ce que le monde ? Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que la vérité ?

Des éléments spécifiques de la nature sont devenus symboles, objets de mythes... vénérés, jusqu'à être objets de culte. Tel le rôle du laurier, arbre dont les rameaux sont signes de paix, de gloire pour le héros ou chef de guerre qui a apporté la victoire. Le chêne, par sa puissance, son expression altière, est devenu symbole de la justice (Saint-Louis dit la justice sous un chêne, apparitions avec messages adressés à d'humbles croyantes, telle Jeanne d'Arc...); des feuilles de chêne ornent le képi du général et du maréchal français.

Certains arbres expriment une valeur-symbole universelle : au Japon, le tilleul est riche de sens, Bouddha aurait médité dessous ; en Europe de langue allemande, le même tilleul, symbole d'enracinement local, villageois, a fait l'objet de récits et de chants sentimentaux. Il a donné lieu, notamment, à la mélodie qui accompagne, durant des siècles, ce chant du folklore festif et profond des

Photos 1 (suite)



Prague : une vieille capitale européenne à la sortie du régime soviétique



Leipzig à l'époque collectiviste (1965) : Karl-Marx Platz

communautés rurales, lors de leurs moments de loisir : « Am Brunnen vor dem Tore, da steht ein Lindenbaum... » (« Près du puits, devant le portique d'entrée, se dresse un tilleul... »).

Tradition et légende doivent donner lieu à une profonde réflexion, renouvelée à la faveur des acquis scientifiques d'aujourd'hui. Elles reflètent l'esprit et le sens profonds des mentalités des peuples et des tenants et aboutissants des civilisations, telles que, par exemple, la quête du Graal. En Europe médiévale, l'alchimie, la recherche de la pierre philosophale, la quête de la fabrication de l'or monopolisent une autre partie du monde de la curiosité.

Durant l'époque moderne, la rationalité vient corriger les dérives issues des croyances. Ce mouvement de pensée, à base scientifique, amorcé par le cartésianisme, introduisant la modernité à partir du début du XVII^e siècle, a d'abord vécu en « cohabitation » avec ce qu'il a cru pouvoir conserver des religions – il est parti du milieu anglican. Il a été, en somme, le prolongement de l'humanisme du XVI^e siècle, dont les représentants essentiels avaient déjà bien des difficultés à se conformer à certains principes établis par les appareils religieux en place, l'humanisme dit chrétien ayant été induit par des réformateurs en profondeur du catholicisme institutionnel, déjà fortement secoué au Moyen Âge par des Saint-Bernard.

Au XVIII^e siècle, les Lumières s'emploient à classer les hommes en fonction de critères considérés alors comme objectifs. Les hommes sont des êtres humains, parce que rationnels, parce que ce qui est commun aux êtres est rationnel. Sur cette lancée, l'éthique est toute tracée à ce moment-là : à la faveur de la révolution technique inhérente à un progrès scientifique sensible, lui-même activé

par une ouverture intellectuelle extraordinaire, l'humanité était censée être entrée dans une nouvelle ère, marquée par une succession continue d'amélioration des conditions de la créativité, de l'innovation, de la production et, par là même, de la vie quotidienne tout court. Les sociétés, en sortant des ténèbres grâce aux progrès conjugués de la pensée, de la science et de la technique, devaient s'ouvrir à un horizon plein d'espérances et de satisfactions.

Les Lumières, consacrées par la Révolution française, ont constitué le véritable début d'un monde nouveau, fondé sur le principe de l'autonomie individuelle, sur le vrai libéralisme, celui de l'esprit, de la pensée, non celui de la sujétion économique au capitalisme de l'époque, qui a replongé aussitôt dans la dépendance les individus libérés idéologiquement, mais non dominants socialement.

Dès le commencement de l'ère nouvelle, il eût fallu ne pas faire l'amalgame, réalisé à dessein par la bourgeoisie triomphante, reproduit jusqu'il y a peu de temps encore dans bon nombre de livres d'histoire, entre libéralisme et capitalisme ou – plus récemment – communisme-collectivisme totalitaire, par l'emploi équivoque du terme « libéralisme » tant pour la liberté individuelle et collective que pour la « liberté » sauvage, accordée aux propriétaires de firmes de production, consistant à soumettre l'homme à un conditionnement plus ou moins prononcé par les règles du profit. Parler de libéralisme économique allait donc dans le sens diamétralement opposé à celui inhérent au libéralisme intellectuel. La confusion introduite a permis d'entretenir le flou dans les esprits, les attitudes démocratiques et le fonctionnement global de la société jusqu'à nos jours. Pourtant, déjà Benito Mussolini, arrivé au pouvoir, a fait ouvertement la distinction entre le capitalisme, auquel il adhérerait,

et le libéralisme intellectuel qu'il condamnait et dont il persécutait les figures héroïques.

Le manque de clarté initial de la notion de « libéralisme » a cultivé ce que Nietzsche a nommé les « Anti-Lumières » (« Gegenaufklärung »), qui ont rejeté plus ou moins ouvertement ou sournoisement cette liberté de l'être humain produite par les Lumières, affirmée politiquement par la Révolution française, qui apparaît ainsi, plus que jamais, comme le rempart contre toutes les formes d'anti-individualisme (Sternhell, 2006). C'est ainsi que, déjà, on a tenté de faire oublier que toute volonté de changement menait à l'utopie ; on a alors affirmé que l'utopie du bonheur était « la faute à Rousseau », dont nous saisissons aussitôt le caractère mythique, puisque notre auteur n'est évidemment pas responsable des dérives de la liberté individuelle et collective ; il ne faut pas, bien entendu, rendre un écrivain ou un poète responsable de l'application malencontreuse de ses idées. Le rationalisme, qui suscite entre autres l'utopie, ne produit pas en soi la dictature ni le totalitarisme ni la terreur. Des personnages comme Renan, Taine... ont semé le trouble, parce que pas ouvertement contre la Révolution, mais pas non plus vraiment pour. Oswald Spengler a chassé sur des terres analogues. Taine, parle du « choc des civilisations » en évoquant la confrontation de deux mondes produits par l'Histoire, exprimés par les traditions anglaise et française.

La France, qui a produit les Lumières et combat les Anti-Lumières, a donné lieu à des attitudes déconcertantes : en 1940, les lois de Vichy ont pratiquement enterré – heureusement à titre provisoire – les Lumières et la Révolution française. En période de crise aiguë, avant la défaite de 1940, puis depuis la Libération, les adeptes des Anti-Lumières n'ont pas considéré que la France était battue, au contraire des Lumières et de la Révolution.

La dérive des religions est issue du fait qu'elle s'est appuyée sur la religion sans la foi, sur une métaphysique sans Dieu : les néoconservateurs états-uniens, antilibéraux intellectuellement, mais favorables à l'ultralibéralisme économique, exploitent le substrat religieux des consciences influençables pour déclarer agir au nom du Bien contre le Mal, de Dieu contre le démoniaque, comme les intégristes islamistes exploitent le terreau religieux pour asseoir leur idéologie de la terreur mondiale.

La grande rupture civilisatrice mondiale est apparue dès lors qu'une autre tendance des Lumières a, dans la foulée d'une interrogation rationnelle, initiée par le doute scientifique devenu certitude pour un certain nombre de savants occidentaux, affirmé la prééminence de l'athéisme, allant à l'encontre de toutes les civilisations antérieures et contemporaines à base de poly- ou monothéisme. Au début du XVIII^e siècle, l'athéisme conquiert une place dans la franc-maçonnerie anglaise, apportant, selon cette tendance, diversité et richesse intellectuelles. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Simon de Laplace affirme, s'appuyant sur les imposants progrès scientifiques, que « Dieu est une hypothèse dont on peut se passer ». Au XIX^e siècle, des savants physiciens ont été les supports du matérialisme. Celui-ci s'est fondé sur le hasard et la sélection, par contraste avec le créationnisme impliquant l'intervention divine. De son côté, Karl Marx a profondément marqué bon nombre d'esprits par le matérialisme historique. Actuellement, le matérialisme est surtout porté par des spécialistes des sciences de la vie.

La chute du soviétisme, athée, a certes fait revivre la religion, mais dans une proportion limitée, et relativement peu dans les milieux scientifiques et technologiques. Dans l'Occident « chrétien », la fréquentation de la messe dominicale et la prati-

que religieuse en général ont diminué considérablement et continuent dans cette direction. En Allemagne et en Autriche, le versement de l'impôt en faveur des Églises chrétiennes reconnues officiellement (« Kirchensteuer ») a chuté sensiblement, à tel point qu'en Allemagne par exemple les évêchés catholiques sont conduits à mettre de plus en plus d'employés en préretraite, faute de ressources régulières. La crise de civilisation « européenne et chrétienne » ne saurait être camouflée. Il en est de même des autres civilisations traditionnelles, saisies par un « choc » d'autant plus conséquent que la confrontation, voire l'affrontement, ne s'effectuent pas à armes égales. Fait toutefois nouveau, des intégrismes conservateurs de tout genre sont désormais à même de menacer très sérieusement la soi-disant toute-puissance matérielle, militaire et politique des pays avancés, imposant à la recherche et à la réflexion scientifique des remises en question, des changements d'angle de vue, des cheminements croisés et des compétences élargies, fort complexes.

Ceci d'autant plus que, parallèlement, un peu partout sur le globe, notamment dans les pays avancés, – ceci expliquant peut-être cela –, il existe une « veille », visant à mettre en garde contre le créationnisme scientifique inventé aux États-Unis dans les années 1980 – un scientisme religieux propre à des sectes évangéliques –, le providentialisme, l'intégrisme, voire la recherche spiritualiste qui tend à démontrer ce que la science ne montre pas. À l'intérieur du catholicisme, par exemple, le pape Jean-Paul II a déclaré qu'il n'existe pas de science chrétienne, tandis qu'à l'opposé, en 2005 encore (*New York Times*, 7 juillet), le cardinal Schönborn, archevêque de Vienne, figure d'un conservatisme religieux prononcé en Autriche, a pu affirmer que « la lumière de la raison, l'intelligence humaine peut clairement discerner but

et dessein dans le monde naturel ». Il rejoint en cela les protagonistes de l'« intelligent design », du « dessein intelligent », de l'évolution biologique orientée et programmée, parmi lesquels nous retrouvons le président George W. Bush et ses partisans intégristes, prêts à imposer cette orientation à l'enseignement public américain. Nous voici plongés en pleine crise de civilisation dans le pays considéré comme le plus avancé du monde, économiquement, technologiquement et, sans doute à tort, démocratiquement.

En Chine, par contre, les religions se revivifient à la faveur des persécutions précédentes. Comme en Pologne où, à l'époque communiste, même des libres penseurs ont participé à des manifestations catholiques, pour protester contre le régime établi, elles ont dû subir d'atroces persécutions, elles se redressent et s'affirment, incarnant non seulement le fait religieux, mais aussi la lutte pour la liberté et la démocratie. Leurs croyants constituent 15 à 20 % de la population totale, davantage qu'en Europe. 100 à 150 millions d'entre eux sont bouddhistes, à 40 à 80 millions sont chrétiens, dont les deux tiers de confession protestante, 21 à 40 millions sont musulmans. Est-ce durable ? Autant de questions posées aux chercheurs, qui sont appelés à discerner la croyance des comportements sociologiques ou politiques. Aujourd'hui, en Pologne, la participation au culte est en chute libre, à tel point que les prêtres en surnombre s'engagent en Europe occidentale, notamment en France, comme leurs homologues italiens ou des prêtres d'Afrique sahélo-saharienne ou tropicale. Ce n'est pas parce qu'il y a eu la Shoah, qui a fortement soudé entre elles les communautés juives de la Diaspora, voire d'Israël, que la pratique religieuse proprement dite, voire la foi, ont été stimulées ni quantitativement ni qualitativement. Quoi qu'il en soit, le « retour »

du fait religieux est actuellement incontestable, sous des formes diverses, intégristes ou modérées et tolérantes, renouvelées ou inédites (Dubois, 2005). Les civilisations ont aussi des hauts et des bas, des sages et des sorciers, des expressions d'éthique et des déviances de toute nature, accusant des pertes de sens et d'influence. Le tout est de savoir dans quelle mesure les morales, à base religieuse ou laïque, respectent l'éthique.

La géographie est partie prenante, à tous égards, de la nouvelle problématique soulevée par la crise des civilisations inhérente à notre époque. L'observation attentive et fine du substrat religieux est particulièrement instructive à cet égard. Celui-ci est un vecteur géopolitique et géostratégique important. Prenons encore le cas de la Chine, où le Vatican tente à la fois de renouer des liens avec l'État, demeurés très conflictuels, et de reconstruire une structure qui lui soit soumise ecclésiastiquement. Le pape a confirmé presque tous les évêques « officiels », nommés par l'État chinois dans le cadre de l'« association patriotique » ; ces évêques, au nombre de 65 en 2006, officient à côté des 38 évêques « de l'ombre », nommés par le pape à l'époque de la clandestinité. Lors du synode de 2005, Benoît XVI invita à Rome trois évêques officiels et un clandestin, montrant qu'il acceptait qu'il n'y ait plus qu'une Église catholique en Chine. Bien que le visa ait été refusé aux quatre prélats, le geste du Vatican était porteur. De plus, le fait d'avoir nommé cardinal, en 2006, l'évêque de Hong Kong, Joseph Zen, un authentique Chinois de Shanghai, défenseur des libertés d'expression, est significatif de l'évolution qui se dessine : pour Pékin, il est plus déterminant que ce cardinal renforce dans l'Église et dans le monde la voix de la Chine, que de s'appesantir sur la poursuite d'une lutte religieuse qui, après 55 années de poursuites, n'a pas produit de résultats probants.

D. PESANTEURS ET SCORIES DES CIVILISATIONS

Dans tous les domaines, toutefois, les civilisations ont des pesanteurs qui ralentissent, avec plus ou moins de force, les évolutions, incitant souvent les innovateurs, les réformateurs et réformistes, les révolutionnaires, bien entendu, à traiter de ringards les défenseurs des « valeurs établies », les principes et pratiques hérités des ancêtres. Sont apparus ainsi, un peu partout, les « querelles » entre les anciens et les modernes, des blocages empêchant l'évolution, l'adaptation, l'insertion à une ambiance intégrant les acquis récents de la pensée, de la science, de la bioéthique, de la technique. Le traditionalisme pesant, masquant, au fond, la volonté des forces en place, familiales et publiques, de maintenir coûte que coûte le pouvoir, a exercé et exerce encore un genre de terreur mentale, légale, refusant l'adhésion à de nouvelles valeurs éthiques fondées sur les acquis de la médecine, des soins et traitements thérapeutiques, face à la maîtrise du corps, de la vie tout court, des naissances, de la mort. Il favorise des affrontements entre progressistes et conservateurs, entre jeunes et anciens. Une part déterminante des conflits de générations, des antagonismes sociaux et politiques reposent, au moins partiellement, sur des décalages mentaux, des difficultés de réadaptation ou de réinsertion, une insuffisante souplesse psychologique. C'est tout le drame de l'éducation, de la formation, scolaire ou extrascolaire et universitaire, ambiances trop marquées encore par la résistance aux méthodes et ouvertures d'esprit susceptibles de conduire les sociétés vers davantage d'aptitude à saisir les tenants et les aboutissants, à plus de lucidité vis-à-vis des problèmes auxquels elles sont appelées à faire face.